DE L'INFLUENCE

DES

PERTES SÉMINALES

SUR

LA PRODUCTION DE L'APOPLEXIE;

PAR J. DE MUYNCK,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MÉDECIN-ADJOINT DES ÉTABLISSEMENTS D'ALIÉNÉS DE GAND, MÉDECIN DU BUREAU DE BIENFAISANCE, L'UN DES FONDATEURS DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LA MÊME VILLE, MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE SCIENCES NATURELLES DE BRUGES, ETC, ETC.

> L'arbrisseau qu'on prive de sève languit et meurt; de même l'homme qui consume sans reserve les sucs destinés à son accroissement, détruit les fondements de son existence.
>
> J. J. ROUSSEAU.



GAND,

DE L'IMPRIMERIE DE F. ET E. GYSELYNCK, ÉDITEURS

DES ANNALES ET BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE GAND.

1841.

DE L'INFLUENCE

DES

PERTES SÉMINALES

SUR LA

PRODUCTION DE L'APOPLEXIE.

> L'arbrisseau qu'on prive de sève, languit et meurt ; de même l'homme qui consume sans réserve les sucs destinés à son accroissement, détruit les fondements de son existence.
>
> J. J. ROUSSEAU.

L'APOPLEXIE a pris dans ces derniers temps un accroissement extraordinaire. La vénérable antiquité considérait cette maladie comme le triste apanage de la vieillesse, et de nos jours nous voyons l'adulte, aussi bien que le vieillard, être victime de cette cruelle maladie : *Mista senum ac juvenum densantur funera* (1).

Elle attaque plus souvent les hommes que les femmes adultes.

La fréquence de cette maladie dans un âge auquel elle n'est cependant pas particulière, est la raison qui m'a engagé à me livrer à l'étude de l'apoplexie de l'adulte, ainsi que des moyens propres à en arrêter le cours.

---

(1) Horace.

Je ne vous soumettrai aujourd'hui qu'une partie de mes recherches à cet égard, et ne vous entretiendrai que des pertes séminales, considérées comme une des causes les plus fréquentes, et non la moins fâcheuse, de l'apoplexie de l'adulte. Je ne dirai que ce que j'ai vu, que ce que l'expérience et la rigoureuse observation des faits m'ont appris; je n'irai point au-delà, bien convaincu que je suis que le médecin qui passe cette limite doit nécessairement s'égarer dans le dédale des hypothèses, si préjudiciables à la science qui traite de la santé et de la vie des hommes.

L'histoire et la thérapeutique de l'apoplexie laissent encore beaucoup à désirer; elles n'ont fait dans ces derniers temps que peu ou point de progrès : les traitements vulgaires, indiqués et employés pour cette maladie, indiquent assez l'incertitude, l'obscurité et la confusion où l'on est encore à ce sujet. — Triste mais inévitable résultat des déceptions théoriques! Ce que nous venons de dire de l'apoplexie, peut s'appliquer également à un grand nombre de maux qui attaquent l'espèce humaine. Dans ces derniers temps, on ne vit, on ne traita que des maladies et rarement des malades.

Toutefois, il faut le dire, on a étendu les bornes de certaines parties de l'art de guérir. Mais en est-il résulté grand avantage pour la médecine pratique proprement dite? Les travaux récents des médecins français, qui tous, à peu d'exceptions près, ont suivi dans l'étude de la médecine la route ouverte par Bonnet, Morgagni et Lieutaud, ont donné sans doute une forte impulsion aux connaissances anatomico-pathologiques: nous leur devons de précieuses découvertes dans cette partie de l'art de guérir; mais tous leurs

travaux, fort recommandables sous bien des rapports, ont-ils jeté un nouveau jour sur la nature des affections morbides? Ont-ils concouru efficacement à leur étiologie, à leur thérapeutique, deux parties de notre art qu'il importe le plus d'étudier avec exactitude, si l'on veut porter de nouvelles lumières au sein de la médecine? Pour moi, si j'ose exprimer toute ma pensée, je dirai que les modernes n'ont ajouté que peu de chose aux connaissances étiologiques déjà acquises et aux règles de thérapeutique établies par les anciens (je n'entends point parler ici des maladies mentales). Parcourez la plupart des ouvrages des médecins modernes, et vous verrez régner dans tous, à peu d'exceptions près, la même théorie, la même méthode curative, dont les principaux agents consistent dans les soustractions sanguines copieuses (1), les révulsifs et la diète. Il est vrai toutefois de dire que la description de l'altération de structure n'y est point négligée; au contraire, elle est exacte et minutieuse. Mais qu'importe au praticien de connaître l'altération de structure qu'entraîne telle ou telle affection, si on ne lui apprend en même temps la nature de l'affection, les causes qui peuvent l'engendrer et les moyens propres à la combattre, quand on en est frappé? Ce ne sera jamais l'anatomie pathologique qui nous dévoilera la nature intime, l'essence de nos maladies : je n'ignore pas qu'elle peut rendre et même qu'elle a rendu des services à la science, mais aussi, elle a donné lieu à bien des erreurs : et cela n'est pas surprenant; car elle oublie

(1) On lit dans un relevé fait dans un hôpital de Paris, que six cent mille sangsues y ont été employées en une année.

l'homme extérieur pour ne s'occuper que de son organisation intérieure; elle ne tient aucun compte de l'état des tempéraments, des idiosyncrasies, de tout ce qui enfin environne, frappe et meut l'homme, dès l'instant de sa naissance et dans le développement successif de toutes ses fonctions et de tous ses organes : le climat, les aliments, les habitudes, les mœurs, les diverses formes de gouvernement, toutes ces considérations sont cependant d'une importance majeure pour bien apprécier les nuances de l'état morbide et pour établir des règles de thérapeutique. Les partisans de la science appelée anatomie pathologique se sont beaucoup occupés des affections qui ont pour siége le système cérébral; aussi, c'est peut-être à eux que nous devons le peu de progrès qu'a faits la thérapeutique des affections cérébrales, en général, et de l'apoplexie en particulier; ils n'ont étudié les lésions de l'encéphale qu'en anatomistes; ils nous ont donné le plus souvent les effets pour des causes. Parce qu'un cerveau est gorgé de sang, qu'il est rouge, que ses cavités contiennent de la sérosité, faut-il en conclure toujours que c'est là la cause qui a donné la mort? Est-ce sur ces données seules que nous pouvons baser un traitement rationnel? Assurément non, car les altérations organiques que l'on trouve après la mort, ne sont souvent que le résultat et non la cause de la maladie. « L'on ne doit jamais, dit Morgagni, considérer les désordres que présente le cerveau des apoplectiques comme étant la cause de l'apoplexie, attendu qu'on les observe indifféremment sur des sujets morts d'apoplexie comme sur des sujets morts de toute autre cause. » D'ailleurs est-on certain de trouver toujours ces désorganisations, ces altérations peu d'instants après la

mort? Il y a dans nos maladies quelque chose de divin, de mystérieux, *quid divinum*, comme le dit Hippocrate, qui échappe et échappera toujours à l'œil du prosecteur. Au reste, l'expérience nous a assez détrompés sur les grandes espérances que nous avions conçues de l'anatomie pathologique, et la raison nous a assez démontré quelles sont les bornes que nous devons prescrire aux conséquences que l'on a voulu en déduire dans ces derniers temps. Ne nous contentons plus de mots et d'explications anatomiques et hypothétiques; se livrer à l'étude des causes morbifiques et de leurs effets sur l'organisme humain, se rendre compte des phénomènes observés et apprécier la liaison des causes et des effets, telle est la route que nous devons suivre dans l'intérêt de la science et de l'humanité. Rapprochons-nous des anciens, nos maîtres; ne dédaignons point, à l'exemple du moderne empirisme, leurs immortels écrits, ces écrits qui contiennent tant et de si utiles révélations. La possession des connaissances du jour ne saurait dispenser de tenir compte des leçons du passé.

« Toute apoplexie est sanguine et doit toujours être combattue par la saignée. » Telle est la doctrine que professent les modernes; elle est née de la science appelée anatomie pathologique. Portal professa le premier cette doctrine, la défendit avec acharnement et la suivit jusqu'à la fin de sa carrière : tout le monde sait combien ce médecin fut malheureux dans le traitement de l'apoplexie : il l'avoue d'ailleurs lui-même dans ses écrits. Il est vrai que cette affection est grave, mais l'effrayante mortalité qui lui est attachée, ne résulte-t-elle pas autant des funestes conséquences qu'entraîne toute méthode exclusive, que de la nature même du

mal? Quelquefois c'est moins la maladie qui tue que le remède. « La saignée dans l'apoplexie, dit Celse, est un moyen équivoque; il tue quelquefois le malade, et d'autres fois il le sauve dans les douleurs violentes. » C'est une vérité que l'expérience a confirmée; dans certaines apoplexies les déplétions sanguines ôtent à la nature le pouvoir de réagir. « On a la prétention fâcheuse, dit encore le docteur Castel, de rétablir l'action des organes de la vie extérieure et d'apaiser le trouble de la circulation dans les premières heures qui suivent l'attaque. Les vaisseaux restent ouverts jusqu'à ce que le pouls s'affaisse; aussi le nombre de ceux qui survivent à cette maladie est plus petit qu'il n'était autrefois. » Au surplus, la doctrine qui rapporte toutes les apoplexies à un principe unique et leur traitement à une seule méthode, ne saurait être admise; l'expérience la désavoue. En effet, l'observation ne nous a-t-elle point appris que l'assoupissement avec délire obscur, ou l'apoplexie lactée des femmes en couches, survenant après une suppression de lait ou des lochies; que l'apoplexie intermittente, vraie convulsion périodique du cerveau; que l'apoplexie spasmodique, si bien décrite par Vanswieten (1) sous le nom de *lethargus literatorum*, et avec laquelle l'apoplexie qui suit la fréquence et l'abus du coït a beaucoup d'analogie; que l'apoplexie scorbutique et l'apoplexie vermineuse (*carus a vermibus, Senn.*) ne sont point le résultat de l'excès et de la richesse du sang, et que dans ces cas l'évacuation de ce liquide augmente l'assoupissement et entraîne la mort?

(1) Vanswiet. *Comm. in Boerh. aph.* 1010.

Nous ne cesserons de le dire : toutes les apoplexies ne peuvent être combattues par les soustractions sanguines et par la flagellation avec une poignée d'orties, comme le conseillent encore quelques vieux médecins qui suivent leur routine, mais qui n'entendent rien à leur art. La médecine ne connaît aucun *ultracisme;* dans cette science on doit se montrer sobre d'opinions absolues; il n'y a rien d'exclusif dans les vues de la nature, pas plus que dans la science qui a la nature pour but. La nature dans ses opérations, la médecine dans ses indications, sont incapables d'une stabilité d'essence. Aussi loin de nous l'idée de nier l'existence des apoplexies sanguines; elles existent, et la pratique nous en présente fréquemment des exemples. Mais loin de nous aussi l'idée que toutes les apoplexies présentent ce caractère et réclament l'administration de la saignée. D'ailleurs, si l'excès du sang est toujours cause occasionnelle de l'apoplexie, pourquoi l'enfant n'est-il pas plus sujet à cette maladie que l'adulte et le vieillard, puisqu'il est démontré que les vaisseaux de la tête reçoivent une plus grande quantité de sang, en proportion du reste du corps, au commencement de la vie, que dans aucune des périodes suivantes? « At that extreme age, dit Brunon (1), at which those diseases happen, or sometimes in epilepsy, when it affects weak and starved children, how can the blood be in over-proportion? » Nous passerons sous silence tous les faits que nous ont transmis les Grant, les Willis, les Sydenham, les Baglivi, les Stoll, les Rega, faits qui prouvent qu'il existe diverses

(1) Brunon, *On apoplexy and epilepsy.*

espèces d'apoplexie, et que des causes variées peuvent l'engendrer, pour attirer spécialement votre attention sur l'apoplexie occasionnée par des pertes séminales.

Avant la publication de l'ouvrage de M. Lallemand sur les pertes séminales involontaires, peu de médecins avaient étudié les effets de ces pertes sur divers organes et notamment sur le centre cérébro-spinal. Frappé, après la lecture du travail de ce professeur, de l'influence funeste qu'exercent les pertes excessives de semence sur l'organisation humaine, je résolus de me livrer à l'examen des désordres qui peuvent être occasionnés par les pertes séminales involontaires, ainsi que par la fréquence et l'abus du coït. Des observations attentives et multipliées m'ont appris que la spermatorrhée et les excès vénériens entraînent constamment des maladies graves, opiniâtres, mortelles même, surtout si le médecin n'a aucune connaissance des excès qui ont précédé l'état maladif actuel, ou bien s'il ignore l'existence des pertes séminales involontaires, que les malades n'accusent pas toujours (1). L'observation suivante, que nous empruntons à M. Raciborski (2), confirme ce que nous venons d'avancer.

« Un officier au service du roi des Belges, d'une constitution forte, athlétique, était réduit, par des excès vénériens (le malade n'accusait pas cette cause, mais j'ai su depuis qu'elle était la principale), à un affaiblissement tel qu'il pouvait difficilement traîner son corps. Les muscles s'étaient atrophiés, et il en restait à

---

(1) Les malades s'aperçoivent rarement et difficilement des pertes séminales qu'ils éprouvent en urinant ou en allant à la selle.

(2) Raciborski, *Précis pratique et raisonné du diagnostic.*

peine une mince enveloppe qui couvrait les os. Les yeux étaient excavés, les pommettes couvertes d'un masque jaune; la constipation était opiniâtre; inappétence, insomnie presque complète, quelquefois une légère transpiration, tous les symptômes de l'hypocondrie, et en même temps un léger écoulement laiteux par l'urètre; impossibilité d'érection: le tableau le plus voluptueux ne pouvait pas même exciter le désir du coït.

« A ces symptômes, l'un médecin vit les tubercules miliaires disséminés dans le poumon (résonnance plus forte des deux côtés qu'à l'état normal à cause de l'amaigrissement; le malade ne toussait pas, il n'y avait aucune expectoration); l'autre médecin pensa de même, et on conseilla au malade un cautère sur le bras, et les eaux d'Enghien. C'est à cette époque que nous l'examinâmes; d'abord nous ne lui trouvâmes rien dans les poumons, rien dans aucun autre organe; nous y voyions seulement un affaiblissement sans pouvoir en saisir la cause, *parce que nous ne tenions aucun compte de l'écoulement dont il se plaignait à peine.* Nous lui conseillâmes également le séjour d'Enghien et quelques bains sulfureux, prescrivant de plus les préparations de fer. Le malade s'en trouva un peu mieux. Il pouvait faire de petites promenades à pied, ce qui lui était impossible auparavant. A son retour d'Enghien, nous suspendîmes le fer qui l'échauffait trop, disait-il, et nous le mîmes à un régime doux, bien réglé, lui recommandant l'usage des aliments qui lui convenaient le mieux, d'après le conseil de M. Récamier que le malade avait voulu consulter en dernier lieu. Ce médecin distingué ne trouva pas davantage une affection du poumon. Il conseilla, comme nous, de sup-

primer le cautère; *il pensait que la maladie dépendait de quelque désordre chronique dans la digestion.* Le malade, pendant tout ce temps, pouvait à peine dormir une heure par jour et presque jamais avec continuité; sa maigreur, la constipation et l'hypocondrie, ainsi que la teinte jaunâtre de la figure, faisaient des progrès (l'écoulement continuait toujours, mais nous n'y fîmes aucune attention). Le malade veut partir pour l'Italie, et trois mois après il y meurt, ayant présenté, m'a-t-on dit, *des symptômes de catalepsie.* Nous avons la conviction que nous aurions sauvé ce malheureux si nous avions eu alors connaissance des travaux de M. Lallemand. »

Nous ferons remarquer ici que les pertes du fluide spermatique ne produisent point, chez tous les individus indifféremment, un état apoplectique; l'expérience et l'observation démontrent qu'elles peuvent déterminer divers états pathologiques, en raison du tempérament, de l'idiosyncrasie et de la profession de l'individu. C'est ainsi que nous avons vu dans notre pratique, des gastralgies, des maladies du foie, l'angine de poitrine, à la suite de la fréquence et de l'abus du coït: mais ces diverses affections ne sont alors que les effets immédiats des désordres du système cérébral. L'observation fait connaître que les pertes de semence lèsent immédiatement l'encéphale, et qu'en altérant ou suspendant son influence vitale naturelle sur d'autres organes ou appareils, elles peuvent déterminer diverses lésions, diverses altérations organiques, qui toujours sont relatives aux désordres du système cérébral. Le trouble des fonctions du cœur, des poumons, de l'estomac, du foie, à la suite des pertes spermatiques, dépend d'un état de sub-action de l'encé-

phale. *Pro vario cerebri et meningum statu*, dit Baglivi, *varia est facies, et varius status in visceribus, aliisque partibus, quoad digestiones, nutritiones, separationes etiam, progressionesque liquidorum.* L'expérience dément tous les jours cette assertion de Bichat (1), savoir que toutes les fonctions internes sont, de même que l'action du cœur, soustraites à l'empire immédiat du cerveau. L'expérience et l'observation n'ont-elles pas démontré qu'un grand affaiblissement, ou le collapsus de l'encéphale peuvent donner lieu à des lésions, à des destructions lentes ou soudaines d'autres organes, parce que, dans ces cas, les divers viscères ne reçoivent plus l'influx de l'encéphale ou n'en reçoivent qu'une action désordonnée? Aussi, dans le cas qui nous occupe, c'est par le cerveau que les lésions, les altérations de diverses parties, de divers départements se développent, et ce n'est qu'en agissant sur les actions et fonctions du système cérébral, relativement à son désordre, que l'art peut opérer la guérison des lésions, des altérations organiques diverses qui se manifestent à la suite d'un écoulement immodéré de sperme. Nous répétons encore que la variété des effets de cette cause morbifique tient à la diversité des constitutions et aux dispositions particulières et idiosyncrasiques de l'individu. Toutefois nous devons à la vérité de dire que nous avons observé plus fréquemment des maladies cérébrales que d'autres affections, à la suite de pertes excessives de semence.

L'on n'a pas lieu d'être surpris que l'écoulement immodéré de fluide spermatique puisse occasionner

---

(1) *Recherches physiologiques sur la vie et la mort.*

des affections cérébrales, lorsque l'on considère, ce que l'observation et l'expérience d'ailleurs démontrent journellement, le rapport intime qui existe entre les organes de la reproduction et l'organe de l'intelligence. Les peines vives de l'âme, les affections morales tristes, la peur, la trop grande contension de l'esprit n'entraînent-elles point l'affaiblissement de la virilité et même l'impuissance? Ne voyons-nous pas quelquefois, surtout chez les gens nouvellement mariés, que la défiance de leurs propres forces produit l'impuissance, que le peuple regarde comme une sorcellerie et qu'il nomme *le nœud de l'aiguillette*? L'impuissance n'est-elle pas souvent aussi le résultat d'un trop grand amour? Et l'abus des plaisirs vénériens ne diminue-t-il point la capacité intellectuelle? L'homme qui sort des bras de l'amour est-il capable d'un travail sérieux de l'esprit? Assurément non, le cerveau affaibli désire alors un état de relâche, de non-activité. *Omne animal post coïtum triste et languet*. L'on sait que le coït est hypnotique; or, si l'on tient pour avéré que la moelle alongée soit l'organe du sommeil, il semblerait que c'est cette partie du système nerveux qui ressent la première impression visible de l'acte vénérien (1). Le repos de l'organe de l'intelligence semble augmenter l'énergie générative. Cette remarque, qui n'a point échappé à Lafontaine, lui a fait dire :

Un muletier à ce jeu vaut trois rois.

Enfin les Eunuques, les Scythes, que nous a dépeints Hippocrate, démontrent ce que peuvent sur les

---

(1) Selon M. Edwards la moelle alongée est le siége de l'assoupissement et du sommeil.

facultés intellectuelles et morales, la perte ou l'affaiblissement de la virilité. Dans la vieillesse, lorsque les organes génitaux sont sans action, ne remarquons-nous pas que les sens sont émoussés, que l'imagination est froide? Dans les altérations du sperme (et il s'altère par les jouissances anticipées et abusives, par le mauvais régime, les maladies longues et surtout la polysarcie abdominale), le cerveau et les nerfs ne reçoivent-ils point leur influence, qui occasionne des phénomènes divers? «Il est facile de comprendre, dit Hoffman, comment il existe un rapport si étroit entre les testicules et le cerveau, puisque ces deux organes séparent du sang la lymphe la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties et à servir même aux fonctions de l'âme; aussi il est impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'âme et du corps. » Nous pourrions citer encore un grand nombre de preuves qui établissent positivement ces rapports mutuels; mais nous avons la conviction que ce fait est généralement admis. Or, cette liaison entre le système générateur et l'organe encéphalique établie, il est facile de comprendre comment ces organes peuvent réciproquement recevoir les uns des autres leurs impulsions et leurs mouvements et se les communiquer, comment enfin les affections des uns peuvent modifier, augmenter, ou diminuer la puissance animale, la force tonique, la vigueur des fibres de l'autre, et conséquemment se transmettre leurs altérations.

Les rapports mutuels qui existent entre les organes de la génération et l'organe de l'intelligence et du génie n'étaient point inconnus aux anciens. Hippocrate, Arétée, Celse, Galien, Aëtius, Pulphius en

font mention ; nous trouvons même, dans les écrits de quelques-uns d'entre eux, des exemples d'apoplexie, d'épilepsie, de paralysie, à la suite de la fréquence et de l'abus du coït.

Mais non seulement les médecins, mais encore les philosophes et les législateurs de l'antiquité connaissaient les funestes effets qu'entraîne l'abus des plaisirs de l'amour; leurs avis au peuple concernant la répétition de l'acte du coït, le prouvent suffisamment. « Solon, dat orakel van Griekenlandt, dit un de nos compatriotes, voorschreef zynen burgeren, dat zy hunne vrouwen slechts driemael ter maend moesten naken. De Rabbynen, die niets anders dan het behoudt van het joodsche volk beoogden, bepaelden den huwelykspligt van eenen boer aen zyne huysvrouw op eenen nacht ter weke, dien van eenen koopman of reyziger op eenen nacht in eene maendt, dien van eenen bootsgezel op twee nachten in het jaer, en dien van eenen geletterden op eenen nacht in twee jaren. »

Mais quel est le mode d'action des pertes séminales fréquentes sur l'encéphale? L'observation nous apprend qu'elles augmentent d'abord l'irritabilité cérébrale, mais que l'accroissement de cette propriété vitale est plus ou moins promptement suivi, lorsque l'action de cette cause éminemment débilitante persiste, d'une profonde faiblesse, d'une diminution considérable de la force tonique, de la force de cohésion du solide nerveux. C'est donc dans la modification, dans l'altération que subit la force qui est propre à l'encéphale (la tonicité) qu'il faut chercher le principe de l'apoplexie dont il s'agit ici. En effet, l'état de subaction vitale du système sensitif, l'état d'atonie de la fibre encéphalique ne doivent-ils point entraîner des

altérations profondes, des états d'affaissement, de collapsus, auxquels succède l'extinction générale ou partielle de la vie? Ce qui prouve que tel est le mode d'action des pertes séminales sur l'encéphale, c'est que le retour à l'état normal est toujours l'effet d'une médication propre à donner du ton à cet organe. « Ubi tensio, disaient les anciens, ibi vita; ubi relaxatio, ibi mors. » En effet, la tension donne de l'activité à la fibre, le relâchement la réduit à l'état d'inertie. Je citerai à l'appui de ce que je viens d'avancer, un passage de Baglivi (1) relatif aux maladies du cerveau: « Cerebrum et meninges senum, dit-il, qui acriter studiis incumbunt, quique curis et vigiliis suprà modum obnoxii fuêre, sicca, arida et dura post mortem inveniuntur, laxa contrà, et nimiâ lymphâ madentia in otiosis, somno, luxuque abutentibus. Quod seriò animadvertendum ad solidorum morbos recte dignoscendos, curandosque. » On sait que Kloekhoff (2) a observé cet état de relâchement, de laxité, dans la substance médullaire du cerveau, et qu'il en a déduit la cause de plusieurs maladies. Abernethy répétait souvent dans ses leçons que l'état atonique du cerveau était voisin de l'état apoplectique. Et, lorsque les effets des pertes spermatiques se traduisent par des gastralgies, des entéries, des affections poitrinaires, et nous devons faire remarquer que tous ces accidents n'ont qu'une même cause, qu'ils ne constituent qu'une même maladie, que la variété de cette cause morbifique tient, comme nous l'avons dit ailleurs, à la diversité des dispositions

(1) Baglivi, *De fibrâ motrice et morbosâ.*

(2) Kloekhoff, *de morb. anim. ab infirmat tenore medict. cereb. Traject ad Rhen.* 1753.

individuelles (1), que fait le médecin judicieux? Il sait, il a la conviction qu'il y a dans ces cas prédominanee d'atonie; il administre avec succès les ferrugineux, les amers, il donne du ton à ces organes, il tâche de relever les forces épuisées, dans ces circonstances morbifiques; le régime antiphlogistique ou débilitant l'effraie, l'expérience lui a appris que les accidents deviennent incurables ou du moins s'aggravent sous l'influence de ce régime, comme le prouve encore l'observation suivante.

« Un jeune homme de vingt ans environ, bien constitué, jouissait d'une bonne santé, lorsqu'il s'adonna avec fureur à la masturbation. Un certain temps après qu'il eût commencé à contracter cette funeste habitude, ses digestions, faciles jusqu'alors, se dérangèrent; il sentait, après avoir mangé, une pesanteur incommode à l'épigastre; en même temps, dépérissement, et bientôt apparition d'une céphalalgie frontale qui était très-pénible pour le malade. Ces accidents duraient déjà depuis quelques mois, lorsqu'un médecin fut consulté. Effrayé du mauvais état de sa santé, il ne se livrait plus à la masturbation, et cependant les fonctions de l'estomac ne se rétablissaient pas, la céphalalgie persistait. Il fut regardé comme atteint d'une gastrite chronique; en conséquence, un régime sévère, une diète presque absolue furent prescrits, et plusieurs fois des sangsues furent appliquées à l'épigastre. Aucun succès ne suivit ce traitement : la douleur de tête ne diminua pas, non plus que l'embarras des digestions.

---

(1) Ne s'éloigne-t-on pas souvent de la vérité en faisant autant de genres de maladies qu'il existe d'effets d'une même cause ?

On changea alors de médication : le malade prit une nourriture plus substantielle, on lui prescrivit l'usage du jus de viandes et de côtelettes. Très-peu de temps après qu'il eût commencé ce nouveau régime, la céphalalgie disparut, la pesanteur épigastrique cessa de se faire sentir, et il fut bientôt rendu à une santé parfaite. » (Andral, père.)

Or, ne doit-on pas adopter, comme un principe déduit des lois de l'organisme humain, que ce qui a lieu pour les affections susmentionnées a également lieu pour les maladies du cerveau, à la suite des pertes spermatiques? Ne serait-il pas absurde de supposer que les pertes de semence déterminent dans la texture organique du cerveau des effets contraires, opposés à ceux qu'elles occasionnent dans la texture de l'estomac, des organes respiratoires?

Mais, quand je dis que les pertes séminales diminuent la force tonique, la vigueur de la fibre encéphalique, j'entends qu'elles le font d'une manière spéciale et à un degré plus haut que les saignées copieuses, la saignée à blanc, qui entraîne l'anémie cérébrale; l'on sait qu'il est constaté par les observations de Galien, de Bang, de Wepfer, de Bordeu, qu'en diminuant fortement et fréquemment la masse du sang, cet excitant naturel du cerveau, on provoque des affections soporeuses et même l'apoplexie.

« Une fille, dit Bordeu (1), âgée de vingt ans, bien constituée et bien réglée, se plaignait d'un peu de mal à la tête, et eut un peu la fièvre le jour avant d'avoir ses règles. *Elle se fit saigner du bras, et elle tomba, dix*

---

(1) Bordeu, *Recherches sur le pouls.*

heures après la saignée, dans une sorte d'apoplexie. Je fus appelé : je trouvai le pouls un peu rebondissant, mais petit, fréquent, convulsif; *je fis faire plusieurs saignées du pied avec peu de succès;* il sortit quelques gouttes de sang du nez; mais la malade mourut bientôt après! »

Je connais une jeune veuve qui, à la suite de saignées fréquentes, fut prise de convulsions; cette affection convulsive amena, après deux mois de durée, une paralysie du bras gauche. Cette dame n'a dû sa guérison qu'à l'usage des corroboratifs. L'embonpoint dont cette jeune personne était douée, avait peut-être engagé son médecin à pratiquer de si fréquentes saignées. Mais cette exubérance de la vie végétative a toujours lieu aux dépens des forces vitales. Cette désharmonie entre l'état de l'organisation et celui des forces vitales constitue toujours un certain état de faiblesse de l'organisme. On doit toujours être circonspect à prescrire les saignées aux personnes grasses; elles les supportent beaucoup plus mal que les individus maigres.

Grande irritabilité d'abord, profonde atonie du cerveau ensuite : tel est chez certains individus l'effet des pertes spermatiques fréquentes. Heureux si l'exprimant tel que je le sens et que le lit du malade me l'a révélé, je parviens à extirper une erreur funeste, celle de considérer, comme les fauteurs du système du jour, toutes les apoplexies comme sanguines, ou par irritation inflammatoire. J'admets, je le répète encore, des apoplexies sanguines, ou produites par des causes de nature sthénique; mais il faut que l'on admette aussi, pour les affections de l'encéphale, ce que la rigoureuse observation des faits nous a forcés d'admettre pour les maladies des autres organes : c'est-à-dire que les

affections encéphaliques et notamment l'apoplexie peuvent se développer par suite d'une cause atonique, sédative, débilitante, aussi bien que sous l'influence d'un excès de vitalité. Et l'expérience a démontré que des causes de nature différente peuvent produire des effets constamment semblables en apparence. « Dans la pratique de la médecine, dit Lafon (1), on voit très-fréquemment de ces états pathologiques dont les symptômes s'offrent les mêmes, quoique la partie lésée (la maladie) et les causes soient différentes : tels sont principalement les comata, les paralysies, ainsi que les spasmes et les convulsions, qui souvent sont les effets ultérieurs de l'inégalité de distribution du sang, de son cumul ou de son défaut, mais qui souvent aussi sont les effets immédiats des puissances vitales inhérentes, nerveuses et animales lésées, perverties ou détruites dans les organes sanguins par des obstacles, des compressions, ou toute autre modification physique, vitale, mentale, idiopathique ou sympathique. » Que de fois le médecin n'est-il pas forcé de s'écrier avec Baglivi : *Quàm fallacia sunt morborum signa! Filii,* dit ce médecin célèbre, *seduli estote in assignandis morborum caracteribus.*

Mais on m'objectera peut-être ces paroles de M. Lallemand, au sujet des pertes séminales involontaires : « C'est moi qui ai refusé de voir des maladies du cerveau ou de ses annexes dans tant de cas où leur existence paraissait incontestable. » Que sont donc l'épilepsie, la catalepsie, la démence, à la suite des pertes séminales? Ne sont-ce point des maladies du cerveau?

(1) Lafon, *Philosophie médicale,*

Ces affections ne dénot-entelles pas toujours une lésion, un trouble qucleonque de eet organe? On me répondra peut-être que leur eausc n'cst point idiopathiqucment établie dans le eerveau, et que les symptômes cncéphaliques, même effrayants, disparaissent avec la eessation des pertes séminales. Je eonviens que, dans ecs eas, le cerveau n'est affeeté quc seeondaircment, mais il n'en est pas moins malade. Qu'un homme adonné à la bonne chère, éprouve une apoplexic après un grand repas, qu'on lui administre l'émétique et qu'il guérisse, oserait-on avaneer que l'affeetion qu'éprouva cet individu ne fût point une maladie cérébrale? Le cas me paraît analogue. Il ne faut pas toujours qu'il y ait lésion organique pour qu'un organe soit malade; le dérangement de ses fonctions suffit pour constituer un état maladif. Au reste, les pertes séminales entraînent généralement un état d'hypoeondrie. Que d'hypocondriaques, s'écrie M. Lallemand, à la suite des pertes séminales! Or, depuis que Vieussens a suivi et démontré la merveilleuse distribution des nerfs, depuis le eervelet et la moelle alongée, quel est le médecin qui soutiendra qu'il y a hypoeondrie sans affeetion de l'eneéphale? « Il n'y a point d'hypocondrie, dit M. Barras (1), sans affection encéphalique, c'est une chose ineontestable. » Robert Thomas (2) dit encore : « Hypoeondriasis seems to depend on a loss of energy in the brain. » Pour ma part, j'ai des preuves si convaineantes que cette affection est une névrose du système eérébro-spinal, qu'il m'est impossible d'en dou-

---

(1) Barras, *Traité sur les gastralgies et les entéralgies.*

(2) Robert Thomas, *Modern practice of physic.*

ter : on sait que les hypocondriaques sont très-sujets aux apoplexies. Le professeur de Montpellier convient en outre que les pertes séminales déterminent toujours un grand affaiblissement du système cérébral. (Je rappellerai à ce sujet cette sage réponse d'Hippocrate à celui qui lui demandait en quel temps il était à propos de pratiquer le coït : *Quand vous serez, dit-il, d'humeur à vous affaiblir.*) Or, M. Lallemand n'ignore pas que la faiblesse est l'élément de plusieurs maladies, et que ses effets, comme le dit M. Dumas (1), peuvent s'étendre jusqu'aux altérations les plus graves du tissu et de la structure des organes. La faiblesse relative que les différents organes du corps humain éprouvent, poursuit le même auteur, a des effets qui varient suivant la différence de leurs propriétés et de leurs fonctions; elle peut occasionner le délire, la folie, l'insensibilité, la douleur, le spasme, les convulsions dans le cerveau, dans les nerfs et dans les muscles, l'irritation, les congestions sanguines, les hémorrhagies passives dans les vaisseaux artériels et capillaires, etc. Enfin, je ferai encore observer que le professeur de Montpellier consigne lui-même dans son *Traité sur les pertes séminales involontaires*, des histoires, notamment les 6me, 9me, 19me, 20me, 28me, 44me, etc., dans lesquelles on remarque des symptômes encéphaliques évidents.

Nous devons toutefois faire remarquer que l'apoplexie dont il s'agit ici, n'est point une maladie qu'un moment voit éclore: un grand nombre de symptômes morbides précèdent généralement sa formation.

Les individus qui éprouvent des pertes séminales

---

(1) Dumas, *Doctrine générale des maladies chroniques.*

abondantes, présentent, avant même d'accuser aucune incommodité, des signes qui les trahissent et qui les font facilement connaître. Ces signes, les voici supérieurement dépeints par un médecin flamand : « Ik zie een man die allengskens zyne vetheyt verliest ; zyn hoofdt is niet meer als voorheen met hair versierd, zyne oogen staen doof, droevig en hol, hy ziet de voorwerpen slechts op eenen kleynen afstand, zyne wangen zyn zonder kleur en afhangende, de neusgaten opgedroogd, het voorhoofd bar en hard; het gantsche lichaem verliest zyn gestaelte, enz. Ik zie met smerte dat dees man zyne kwael niet gevoelt, dat hy zich met drift aen de minvermaeken overgeeft, en dat hy het gevaer niet zal bespeuren, dan wanneer de *herssens,* de maeg, de borst, kortom alle de ingewanden, weigeren zullen de werkingen, waertoe zy geschikt zyn, te verrichten (1). »

A ces signes, qui font toujours suspecter une conduite luxurieuse, succèdent plus ou moins promptement des symptômes qui trahissent la souffrance du cerveau : on remarque un affaiblissement des facultés intellectuelles; il y a impossibilité de se livrer aux travaux de l'esprit; la mémoire se perd, l'attention devient nulle. On observe en outre un changement effrayant dans les fonctions morales : il y a tristesse, amour pour la solitude. Timides, incapables de mouvements énergiques, on n'observe jamais chez ces infortunés cet état du cerveau qui produit le courage de l'âme. Les pensées sont noires, mélancoliques (melancolia à nimiâ seminis deperditione, Hoffm.), dégoût de la vie, tendance

(1) *Natuurkundige beschouwing van de man en de vrouw, in den huwelyken staet,* door P. L.

au suieide. Jean Jacques a eu raison de dire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à eharge. C'est à la suite des symptômes préeités, que se manifestent ehez eertains individus des affeetions mentales, qui sont alors le résultat de la perversion, de l'altération de la sensibilité. Il est à remarquer que les pertes séminales déterminent partieulièrement des maladies mentales, earaetérisées par l'affaiblissement des faeultés. Elles se terminent quelquefois par l'apoplexie et quelquefois par l'atrophie du eerveau. Salmuth (1) nous apprend que deux individus qui s'étaient livrés de fort bonne heure à la masturbation, étaient devenus fous, et que le eerveau de l'un était si prodigieusement desséehé, qu'on l'entendait vaeiller (*sic*) dans le erâne.

Les divers états de l'âme et de la vie que nous venons d'indiquer, sont des indiees sûrs de l'état du cerveau. Un organe affaibli exéeute faiblement et douloureusement ses fonetions; il annonee toujours eet état par la diminution de ses aetes vitaux. Les divers états de l'âme méritent toute l'attention du pratieien, non seulement dans les maladies eérébrales, mais dans toutes les affeetions indistinetement. « Les stahliens n'ont-ils pas prouvé par de grands sueeès dans la pratique, dit Lafon (2), que les indieations étiologiques, thérapeutiques et médieales, prises de leur *anima medica*, e'est-à-dire des fonetions et aetions mentales, étaient des plus importantes? »

« Cæterum id longe adhue mirabilius est, dit Mead (3),

(1) Deeur. II, ann. 5, append. obs. 88, pag. 56.

(2) Lafon, *Philosophie médicale.*

(3) Mead, *Monita et præcepta medica.*

quod inter auctores medicos a solo sagacissimo Aretæo animadversum reperio. Etenim non modo, ut is notat, animi affectus morbos faciunt; sed et vicissim ipsi morbi efficiant παθη, eaque interdum, quæ naturæ illorum contraria videantur. Exemplo apud ipsum est hydrops, qui licet morbus sit perniciosissimus, ægrotantibus tamen tolerantiam et patientiam affert; non ex alacritate ac bonâ spe, velut iis accidit qui bonis rebus utuntur, sed ex ipsa morbi naturâ. Cujus rei causa, inquit, exponi non potest, sed mirari tantum licet. »

Mais après le dérangement des fonctions intellectuelles et morales, il se manifeste bientôt des symptômes d'une autre nature, si la cause morbifique continue d'agir : les digestions deviennent mauvaises; on remarque une grande faiblesse des organes locomoteurs; la respiration est difficile au moindre mouvement; l'appétit est peu prononcé; cependant il y a désir de prendre souvent de la nourriture sans pouvoir la supporter et la digérer avec facilité; le visage est décrépit, jaune; il y a flaccidité des muscles, peau sèche, miction fréquente, généralement constipation et grand amaigrissement. Les sens du goût et de l'odorat sont considérablement affaiblis. *Gustus abolitus et odoratus,* dit Baglivi, *ob fibrarum nasi et linguæ relaxatum tonum.* Ces individus se plaignent de vertiges, d'éblouissements, quelquefois de migraine, mais en général de mal de tête; d'autres fois ils accusent une douleur sourde, souvent lancinante dans la région du foie; ces douleurs alternent avec la céphalalgie; elles sont le résultat des rapports qui existent entre le système bilieux et le système nerveux cérébral. (On sait que Darwin a fait remarquer que les souffrances du foie traînent quelquefois l'apoplexie à

leur suite.) Le pouls bat avec lenteur, il est souvent intermittent. Ces malheureux croient voir sans cesse des taches noires devant eux; ce phénomène, dit le docteur Raciborski (1), s'observe surtout dans l'affaiblissement du nerf optique à la suite des excès vénériens, chez des personnes anémiques. Bonet, avant lui, avait fait cette remarque. Ils offrent tous les symptômes de l'hypocondrie et présentent à la fin une physionomie niaise, un air d'hébétude, de demi-stupeur; ils sont la plupart du temps soporeux, et l'on sait que de l'état soporeux à l'état apoplectique la transition est facile et souvent très-prompte.

C'est alors que l'aspect de ces infortunés rappelle ces beaux vers de Thomas :

> Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
> Traîner d'un corps usé les restes chancelants,
> Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse,
> Étaler à trente ans leur précoce vieillesse :
> C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau
> Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
>
> *Épitre au peuple.*

C'est à la suite et après une durée plus ou moins longue des symptômes que nous venons de décrire, que se manifestent des spasmes, des convulsions qui n'ont lieu d'abord que dans le temps de la consommation de l'acte vénérien et cessent en même temps; mais bientôt ils deviennent habituels, violents, et sont généralement accompagnés de douleurs fixées vers l'occiput, qui n'intéressent que le solide nerveux, car elles affectent une tendance à la périodicité. On voit que les douleurs de tête sont loin de dépendre toujours d'un

---

(1) Raciborski, *Précis pratique et raisonné du diagnostic.*

excès de vitalité et qu'elles sont souvent le résultat de la faiblesse. Une douleur de tête intolérable, avec fièvre continue, tourmentait depuis quelques jours un malade qui avait vainement employé les narcotiques directs; Baillou donna des eaux cordiales et des spiritueux excitants; ces remèdes, dit M. Dumas, réussirent et démontrèrent que la faiblesse concourait avec l'action de la sensibilité à produire ces douleurs (1).

Dans l'intervalle des douleurs de tête, on entend souvent ces individus se plaindre d'une forte tension qu'ils éprouvent dans la région occipitale. Quelques-uns, pour dépeindre cette incommodité, disent que c'est une espèce de main de fer qui leur serre cette partie. Cette douleur de tête est quelquefois accompagnée d'un mouvement convulsif des testicules, phénomène que Vanswieten, si je ne me trompe, avait déjà noté.

J'ai souvent été consulté par de nouveau-mariés pour des douleurs de tête que l'on pourrait appeler *céphalalgie des nouveau-mariés*. La sagesse et l'usage du fer les guérissent ordinairement.

On sait que Gall et Spurzheim, et avant eux Nemesius (2), dans leurs écrits sur le cerveau et les nerfs, rattachent au cervelet l'énergie générative; on sait aussi que cet organe s'accroît proportionnellement à mesure que les facultés intellectuelles de l'animal deviennent plus obtuses. Hé bien, on remarque souvent chez les individus adonnés aux excès vénériens, la partie postérieure de la tête plus développée que chez les individus chastes; on remarque encore que ce dé-

(1) Dumas, *Doctrine générale des maladies chroniques.*

(2) Nemesius, *De naturâ hominis.*

veloppement a constamment lieu au détriment des facultés intellectuelles. C'est un signe certain, dit Teraube (1), pour reconnaître quelqu'un qui se livre à des plaisirs solitaires ou à des excès vénériens.

Les pertes séminales excessives entraînent un véritable état convulsif du cervelet; on peut donc se rendre facilement raison de tous les symptômes morbides que l'on observe dans les organes de la locomotion, de la vue, de l'ouïe, dans tous les organes enfin sur lesquels le cervelet exerce quelque influence.

Certaines maladies de l'utérus prouvent combien est grande la sympathie qui existe entre le système générateur et le cervelet. Les femmes atteintes d'un cancer de la matrice se plaignent généralement d'une sensation incommode, douloureuse, dans la région occipitale et à la nuque. J'ai soigné, conjointement avec mon collègue, M. Blariau, une dame affectée d'un vaste cancer de l'utérus; elle accusait surtout une douleur intolérable, fixée vers l'occiput, tandis que le siége réel du mal éveillait à peine son attention. On remarque souvent dans la pratique que les malades, qui d'ordinaire ne jugent leur état que d'après les sensations qu'ils éprouvent, accusent le siége du mal plutôt dans l'organe qui est le plus étroitement lié par sympathie avec l'organe réellement et primitivement malade. L'état maladif d'une partie peut influer sur l'état d'une autre partie, liée par des communications sympathiques; la première, par son état et son action, peut déterminer dans la dernière des états maladifs divers. Ce point de pratique mérite toute l'attention du médecin.

---

(1) Teraube, *Traité de la chiromanie.*

Il nous reste encore une remarque à faire relativement aux spasmes et aux convulsions : ces affections sont loin d'être toujours le résultat d'une énergie contre nature dans l'action cérébrale; aussi l'opinion de ceux qui rapportent la plupart des lésions du système nerveux à l'irritation, est démentie par l'expérience. Toute cause éminemment débilitante est capable de produire des spasmes, des convulsions. Hippocrate n'a-t-il pas dit que les convulsions résultent du vide des vaisseaux, non moins que de leur trop grande plénitude? Les mouvements spasmodiques, convulsifs, qui surviennent aux pertes utérines, aux épistaxis violentes, à toute évacuation excessive enfin, démontrent la vérité de cet aphorisme.

Mais, si l'action de la cause morbifique dont il s'agit ici persiste, tous les symptômes que nous venons de décrire, s'aggravent de jour en jour. On voit bientôt que tous les organes exécutent leurs fonctions avec plus de lenteur et d'une manière pénible, que la peau devient froide et plus sèche, et le pouls misérable. Ces infortunés malades recherchent alors le repos du lit; l'énergie, la puissance du cerveau considérablement diminuée, augmente alors l'état de stupeur, auquel succède bientôt l'affaissement, le collapsus cérébral que le *moi* ne sait plus maîtriser : c'est le coup de foudre apoplectique!

Il est essentiel de remarquer que les spasmes ou les convulsions précèdent généralement la formation de cette apoplexie.

Qui n'a vu ce jeune homme, appartenant à une famille respectable de Gand, parcourir les rues de cette ville, agité de convulsions dont l'unique cause est l'abus des plaisirs vénériens? Un exercice poussé

jusqu'à la fatigue abrège la durée de ces mouvements convulsifs, qui se terminent toujours par un profond sommeil. Ce malheureux fut saigné à différentes reprises, mais la saignée aggrava constamment son état. Si ce jeune homme continue à se livrer à des excès vénériens, s'il se soumet encore aux évacuations sanguines qui débilitent (et la faiblesse tend à augmenter son mal), il tombera infailliblement victime d'une attaque d'apoplexie dont déjà il a eu des menaces.

Nous devons toutefois faire remarquer que tous les symptômes que nous avons détaillés ne se trouvent pas toujours réunis chez le même sujet.

On concevra aussi sans peine que quelque funestes que soient les effets des pertes spermatiques, ils ne le sont pas également pour tous, parce qu'ils sont subordonnés à la nature du tempérament, à l'idiosyncrasie de l'individu et à plusieurs autres circonstances. Les hommes d'une constitution bilieuse, sanguine, supportent plus facilement que les autres l'action de la cause morbifique dont il s'agit ici. Cependant nous devons observer que le tempérament, soit bilieux, soit sanguin, peut dégénérer par des pertes excessives du fluide spermatique. Il n'est pas rare de voir des individus, doués de l'un ou de l'autre tempérament susmentionné, engendrer, lorsqu'ils se sont livrés longtemps et avec excès aux plaisirs de l'amour, des enfants d'une constitution lymphatique et même scrofuleuse (1). Je pourrais en citer des exemples frappants. Les enfants des grands et des rois appartiennent souvent à cette constitution misérable.

---

(1) L'expérience a appris que la constitution scrofuleuse paraît tirer son origine plutôt du père que de la mère.

Les individus le plus sujets à éprouver des accidents apoplectiques à la suite des pertes séminales, sont ceux qui présentent une constitution soit nerveuse, soit lymphatique, lâche et inerte, ainsi que ceux qui se livrent à un travail trop assidu de l'esprit. Ajoutons-y les jeunes gens dont le physique a été affaibli par une trop prompte culture des facultés mentales : c'est surtout chez eux que nous avons le plus souvent rencontré l'écoulement involontaire du sperme. Je saisirai cette occasion pour élever la voix contre les parents et les instituteurs qui négligent trop l'état physique des enfants pour ne s'occuper que de la culture de l'intelligence. Ignorent-ils donc que le plus sûr moyen de rendre les enfants misérables c'est de les forcer de bonne heure à exercer leur esprit? Les convulsions, les inflammations cérébrales, les hydrocéphales aiguës et chroniques en sont souvent le triste résultat. On entend souvent des parents dire : mon enfant à une intelligence précoce, il faut la cultiver de bonne heure. Mais que voulez-vous? qu'exigez-vous de votre enfant? qu'il soit à l'âge de dix ans littérateur, poète, musicien? Insensés que vous êtes! sachez qu'un esprit précoce est un symptôme ordinaire de maladie et qu'au lieu de torturer l'organe par où l'esprit agit, il faut que vous lui accordiez alors un repos absolu. « Le corps naît pour ainsi dire avant l'âme, dit le philosophe de Genève; la première culture doit être celle du corps. »

Je reviens à mon sujet. Les pertes de fluide spermatique chez le vieillard hâtent aussi le développement de l'apoplexie, à laquelle il est naturellement prédisposé par sa constitution faible et par cette espèce de conjuration des extrémités vers la tête, dont parle métaphoriquement Bordeu. Il n'est pas rare de voir le

vieillard passer des bras de l'amour dans ceux de la mort.

La pratique apprend encore que les pertes séminales produisent particulièrement des symptômes encéphaliques chez les convalescents et chez les individus en proie à des fièvres intermittentes rebelles ou de longue durée. Il est même d'expérience que dans ces cas, toute cause débilitante, les hémorrhagies, une diarrhée abondante, une salivation copieuse, les soustractions sanguines, etc., déterminent quelquefois des symptômes cérébraux fâcheux. Je citerai à ce sujet un passage de notre vénérable maître, feu Van Rotterdam(1), relatif à la saignée dans les fièvres intermittentes prolongées : « Si, dit-il, le malade a contracté une constitution plus débile et plus sensible par la durée de la fièvre, qui lui est devenue pour ainsi dire habituelle, alors la saignée augmentera encore la disposition fébrile, et il résultera de son abus une débilitation telle que plusieurs malades en sont tombés en démence, en mélancolie ou en manie. Sydenham, en signalant le premier cette espèce de délire, a observé que la maladie ne se guérissait que par les corroboratifs. »

Les individus frappés d'apoplexie à la suite des pertes spermatiques, sont souvent d'une maigreur remarquable ; ils ont le teint jaune, sont mélancoliques, tandis que ceux qui tombent frappés de cette maladie à la suite de causes irritantes, présentent généralement un embonpoint excessif, un air jovial, un teint coloré, un état physique enfin, connu sous le nom de constitution apoplectique.

---

(1) Van Rotterdam, *De la saignée dans les fièvres*. Mémoire couronné.

D'après les principes du jour, toutes les apoplexies sont traitées par la méthode antiphlogistique et principalement par les saignées réitérées : c'est souvent le moyen le plus sûr de les rendre incurables et promptement mortelles. Le praticien ne saurait, lorsqu'il est appelé à combattre cette maladie, prendre trop d'informations sur toutes les circonstances qui ont précédé l'état actuel des choses, afin de ne point confondre une maladie qui est le résultat de la faiblesse, avec celle qui se développe sous l'influence d'un excès de vitalité. L'erreur sur la nature de la cause entraîne ici inévitablement des conséquences funestes pour le malade. Un traitement, convenable dans tel cas, serait fatal dans l'autre. Il faut, dans toutes les espèces d'apoplexies, que la méthode curative soit appropriée à la cause essentielle qui les engendre.

Le médecin doit se rappeler que la cause de l'apoplexie, que nous signalons ici, est plus commune qu'on ne le pense généralement. Les hommes d'aujourd'hui, surtout dans les grandes villes, n'ont pas en général des mœurs assez régulières pour qu'un médecin ne soit pas disposé à soupçonner des excès vénériens ou l'existence de pertes séminales dans un grand nombre de maladies qui les affectent.

L'apoplexie dont il s'agit ici, ne se termine jamais par une crise salutaire : dans cette maladie, la nature, frappée d'impuissance, est incapable de faire des efforts qui tendent à conserver le malade. On ne peut donc attendre le soulagement et la guérison, lorsqu'elle est possible, que de la médecine réduite pour ainsi dire à ses propres ressources.

Mais arrivons aux faits, ils prouveront plus que tous les raisonnements.

1er FAIT. — *Excès vénériens, folie, apoplexie; guerison.*

M. V. D. B. devenait irritable, sombre, bourru; il voulait vivre isolé. Cet état avait été précédé de lassitude, de constipation, d'inappétence, de nausées fréquentes. Ce malade, croyant que son indisposition résultait d'un embarras gastrique, faisait souvent usage de purgatifs, qui cependant aggravaient constamment son état. Il était d'un tempérament nerveux, âgé de trente-huit ans, marié; il avait toujours joui d'une bonne santé.

On employa, pour calmer les douleurs de tête dont ce malheureux commençait à se plaindre, les soustractions sanguines, les purgatifs drastiques; mais la tristesse, l'humeur mélancolique, l'inappétence, la céphalalgie ne faisaient que s'accroître sous l'influence du régime débilitant.

Il avait la langue chargée d'un enduit jaunâtre, surtout à la base; il se plaignait souvent d'une tension douloureuse dans la région du foie; aussi son médecin qui n'y voyait qu'un embarras gastrique, continua l'usage des purgatifs; mais sous l'influence de cette médication, on voyait tous les accidents s'aggraver progressivement. Le malade commençait à se plaindre d'une douleur atroce, fixée vers l'occiput; il était inquiet, irascible, sombre; il s'exhalait souvent en plaintes pénibles, injurieuses contre son médecin qui, disait-il, avait voulu l'empoisonner : enfin ses discours, toutes ses actions indiquaient qu'il était atteint de folie.

Alors, et c'était au mois d'octobre 1839, je fus consulté.

Après avoir recueilli tous les renseignements que me

donna son épouse, j'examinai attentivement le malade, et j'eus bientôt la conviction que l'indisposition dont il s'était plaint pendant quelques mois, et que la folie dont il était actuellement atteint, dérivaient d'excès vénériens. Son épouse m'assura qu'il était tempérant dans le boire et le manger, mais qu'il se livrait aux plaisirs de l'amour, *extra domum*, avec un abandon indiscret. Plusieurs amis du malade me tinrent le même langage. Je le soumis pendant quelques jours à un traitement tonique, mais son état allait en s'aggravant ; il devenait dangereux. Alors, et d'après mes conseils, on le transporta à l'établissement des aliénés. Là, par les soins de M. le docteur Guislain, de cet ami des aliénés, qui éleva si souvent, mais en vain, sa voix mâle et généreuse dans l'intérêt de ces infortunés oubliés du monde, oubliés souvent, il est douloureux de le dire, de ceux même qui ont mission d'assurer leur bien-être et leur soulagement, il recouvra, au bout de deux à trois mois, la liberté de ses facultés intellectuelles et fut rendu à sa famille.

Mais après quelque temps d'une vie rangée, ce malheureux céda de nouveau à sa passion morbifique, et deux mois après sa sortie de l'établissement des aliénés, on remarqua dans les muscles des bras et de la face des mouvements convulsifs. Appelé pour lui donner mes soins, je lui fis sentir toute l'horreur de son inconduite, je lui fis entrevoir tous les dangers qui le menaçaient s'il continuait à se livrer à des excès aussi funestes, et je lui prescrivis les ferrugineux et un régime corroboratif. Mais malgré mes avis, malgré mes reproches et la vue des dangers que je lui avais dépeints, cet individu continua à s'abandonner à une vie molle et voluptueuse. Aussi, quatre mois après sa sortie de la

maison des aliénés, il fut frappé d'une apoplexie violente. On vint me demander : arrivé auprès du malade, voici les symptômes qui s'offrirent à mon observation : respiration gênée, strabisme, paralysie des extrémités gauches; déviation de la bouche, pouls misérable, constipation, suppression des urines, pâleur de la face, douleur de tête fixée vers l'occiput.

Dans ce cas, tous mes efforts devaient tendre à restituer à la nature les forces qu'elle avait perdues : aussi l'arnica, la valériane, l'écorce du Pérou, le sous-carbonate d'ammoniaque furent tour à tour employés. Je prescrivis en même temps des frictions stimulantes sur la colonne vertébrale. Plus tard j'administrai le vin d'acier, et au bout de trois mois de traitement cet individu fut entièrement rétabli. — Le strabisme n'existe plus, la paralysie n'a laissé aucune trace de son existence, et depuis six mois cet homme n'a cessé de jouir de la meilleure santé. Ce fait est connu de plusieurs praticiens de cette ville.

2me FAIT. — *Fièvre quarte, excès vénériens, apoplexie. Guérison.*

Un jeune homme, clerc de notaire, d'une constitution lymphatique, âgé de vingt-trois ans, habitant la Flandre Zélandaise, fut atteint d'une fièvre quarte. Il consulta le médecin de l'endroit qui fit, je n'en doute pas, tout ce que l'art prescrit en pareille circonstance, mais en vain. La fièvre resta rebelle pendant quatre mois à tous les moyens employés par le médecin zélandais. On conçoit que cette fièvre avait fait un grand ravage sur cet individu faible et lymphatique. On lui conseilla de quitter les marais des pol-

dres et d'aller habiter un endroit où la fièvre ne fût au moins pas endémique. Il se rendit à Gand et vint me consulter. Il était pâle, maigre, il avait le visage bouffi, il était enfin sur le point de devenir hydropique. Je lui conseillai un régime analeptique, et comme il avait fait pendant long-temps un usage infructueux de l'écorce du Pérou, je fus d'avis de ne lui administrer en ce moment aucune substance médicamenteuse. J'ai souvent remarqué que les individus atteints de fièvres intermittentes rebelles, et qui à cet effet avaient pris beaucoup de quinquina, se débarrassent de leur mal en cessant l'usage du fébrifuge. Pendant quinze jours, il ne fit emploi d'aucun remède, seulement il observa un régime convenable; mais la fièvre persista. J'eus recours alors, pour la combattre, à l'écorce du Pérou unie au tartre stibié, à haute dose, comme le conseillent les médecins de Lille. Cette médication réussit : au bout de trois semaines, ce jeune homme fut délivré de cette fièvre, qui l'aurait infailliblement entraîné au tombeau, car elle avait par sa durée porté de graves atteintes à sa constitution faible et lymphatique. C'est pourquoi lorsqu'il fut rétabli, il résolut de rester encore pendant quelques mois à Gand, afin de se remettre entièrement de l'état de faiblesse et d'affaissement qu'entraînent toujours les fièvres intermittentes de longue durée. Son séjour dans notre ville lui fut plus préjudiciable qu'utile : il est vrai qu'en peu de temps ses forces avaient repris; mais il aimait passionnément les femmes; aussi, n'étant ici sous la surveillance de personne, il donna un libre cours à la passion qui le dévorait. Pendant trois mois, il se livra sans ménagement aux plaisirs de l'amour; ce fut au bout de ce temps qu'il éprouva de légers accès de

convulsions après chaque aete de coït, dont cependant il ne s'abstenait point malgré eet aeeident et tout ce qu'on pouvait lui dire. Ces mouvements eonvulsifs allèrent en augmentant et se eonvertirent bientôt en vraie apoplexie. Je fus appelé, et voici l'état dans lequel je le trouvai : il était sans eonnaissanee, son visage était d'une pâleur eadavéreuse, son pouls était petit et eoneentré; respiration gênée, hémiplégie du côté droit, grand amaigrissement.

L'état physique du malade, les eireonstanees eommémoratives, les causes oeeasionnelles eontre-indiquaient manifestement les soustractions sanguines. J'ordonnai l'applieation de vésicatoires au gras des jambes, je fis donner des lavements avee une déeoetion de plantes aromatiques, j'y ajoutai tantôt du eamphre, tantôt du vinaigre aromatique. Après quelques jours de traitement, il reprit eonnaissanee; les membres reeouvrèrent par degrés la sensibilité et le mouvement; toutefois le bras droit resta paralytique; la respiration devint plus naturelle. Cet état resta stationnaire. Ce fut alors que me ressouvenant de eet aphorisme d'Hippocrate: «Febris apoplexiæs uperveniens bonum,» et l'expérienee m'ayant appris que la fièvre, qui est alors l'expression de la réaetion vitale, est d'un bon présage, surtout dans l'espèce d'apoplexie dont il s'agissait iei, je résolus de lui administrer l'éeorce du Pérou dans le double but de provoquer la fièvre et de relever les forees épuisées du malade. J'étais d'ailleurs bien convaineu qu'aucune irritation inflammatoire ne contre-indiquait l'usage de ce remède. Il fit donc emploi, pendant un mois, du sulfate de quinine à la dose de quinze grains par jour, uni tantôt au camphre tantôt à l'arnica et au musc. Au bout de ce


STAINLESS STEEL


24ColorCard
CameraTrax.com